# Théâtre Français de la République. *Les Femmes savantes*.

Parmi les chefs-d’œuvre de Molière, le plus prôné des philosophes, c’est *Le Tartuffe*, parce qu’ils s’imaginent pouvoir s’en appuyer contre la religion ; mais à peine pardonnent-ils à ce grand homme d’avoir fait *Les Femmes savantes*, parce que cette comédie leur paraît attaquer la philosophie moderne dans son plus fort retranchement, la vanité et l’ambition des femmes. Ce sont en effet les femmes beaux esprits qui ont propagé avec le plus d’ardeur et de succès les nouveaux systèmes, dans le temps où leur caprice faisait loi dans la société : avant la révolution il n’y avait guère à Paris de bonne maison qui n’eût sa Philaminte et ses Trissotins.

Quand Molière a secondé, par ses plaisanteries, le progrès nécessaire des mauvaises mœurs, il a toujours réussi : tous ses traits contre l’autorité des pères et des maris ont porté coup ; il est parvenu à rendre ridicule la piété filiale et la foi conjugale ; mais, toutes les fois qu’il a essayé de lutter contre le torrent de la corruption, il a échoué : après *Le Tartuffe*, les faux dévots se sont multipliés, et lorsque l’espèce en a été détruite par l’impiété, les Tartuffes de religion ont fait place aux Tartuffes de mœurs et de philosophie, par la raison qu’une société corrompue ne peut se passer de Tartuffes. Après *Les Femmes savantes*, les tripots littéraires n’en ont eu que plus de vogue ; les précieuses ont cabalé contre le bon sens avec encore moins de pudeur ; elles ont même, dans les derniers temps, réuni à leur domaine deux provinces considérables, la religion et la politique : l'Académie-Française avait ses tricoteuses, qui n’étaient ni moins zélées ni moins ardentes que les tricoteuses du club des Jacobins : mais il faut leur rendre cette justice, elles avaient plus de politesse et d’humanité.

Comment peut-on jouer *Les Femmes savantes* dans une ville couverte de musées, d’athénées, de coteries et de clubs savants de toute couleur, où les muses ne se rendent que pour être applaudies par les grâces ? Comment peut-on jouer *Les Femmes savantes* dans la métropole des sciences, dans la capitale des mathématiques, dans le bureau central de la philosophie et des arts ; dans une cité peuplée de grammairiens, de métaphysiciens, de physiciens, de chimistes, de botanistes, qui n’ont pas de disciples plus assidus et de meilleures pratiques que les femmes ? Que deviendraient tant de démonstrateurs, d’instituteurs, de docteurs, de professeurs, d’orateurs, qui tous ont leurs dévotes ? Ne seraient-ils pas obligés de fermer leurs cours, si les jolies femmes cessaient de courir après la science ? Quelle plaie pour le commerce savant, quel coup mortel pour la circulation des principes et des phrases, des sophismes et des jeux de mots, si la jeune épouse timide et solitaire, au lieu de se jeter dans la foule des hommes pour y briguer la palme de l’esprit et de la beauté, bornait sa coquetterie à plaire à son mari, sa gloire à l’éducation de ses enfants, et sa vanité aux détails du ménage ! Eh ! qui voudrait désormais faire des vers, si l’espoir de les lire à des femmes ne tenait lieu au poète de génie et d’Apollon ? Prêcher la simplicité et la modestie aux femmes dans Paris, c’est comme si l’on prêchait la philosophie à Constantinople, la liberté à Maroc, et le christianisme au Japon.

Ce serait une question digne des Legouvé, des Ségur et autres écrivains galants, de rechercher quelle a été l’influence des femmes sur la littérature ; mais, comme ils ont plus d’esprit que d’impartialité, on ne pourrait pas attendre de ces juges séduits des arrêts bien équitables. Molière regarde la manie du bel esprit dans les femmes comme très propre à propager le mauvais goût : les qualités mêmes et les vertus, qui sont particulières à ce sexe aimable, ne servent d’ordinaire qu’à corrompre son jugement : cette extrême délicatesse d’organes, cette vivacité d’imagination, cette prodigieuse sensibilité de nerfs, quand elles ne sont point unies à une raison vigoureuse et solide, n’enfantent que prévention, erreur, engouement, fanatisme : quand on entend madame de Sévigné elle-même parler si légèrement de Racine ; quand on voit madame Deshoulières cabaler en faveur de Pradon, quelle confiance peut-on avoir dans le goût des autres femmes, qui ont bien moins d’esprit et de talent ? Les femmes, en littérature, sont presque toujours dupes de leur cœur et de leurs passions : leur protégé, leur ami, leur flatteur, est presque toujours avec elles celui qui a le plus de mérite.

Cette ambition littéraire dénature le caractère des femmes, les dégoûte des soins domestiques, et leur fait regarder les devoirs de leur sexe comme des préjugés vulgaires ; elle les engage dans des liaisons avec des auteurs et des poètes, qui ne sont pas toujours bonne compagnie ; leur inspire un orgueil despotique qui nuit à leur véritable puissance ; enfin, elle les dépouille de toutes les armes que la nature leur a données pour entretenir l’équilibre entre les deux sexes : la douceur, la modestie, la pudeur, la naïveté, qualités charmantes, qui assurent leur empire beaucoup mieux que la science et le bel esprit. Les femmes savantes qui renoncent aux avantages de leur sexe pour usurper ceux des hommes, sont aussi imprudentes que les belles qui adoptent les modes inventées par les laides : elles se font hommes pour plaire aux hommes, et semblent oublier que le penchant naturel d’un sexe pour l’autre n’est fondé que sur la différence qui existe entre les deux. C’est un trait de génie d’avoir fait contraster avec une savante altière et impérieuse, un homme simple et débonnaire tel que Chrysale : ce bon bourgeois nous paraît aujourd’hui bien épais et bien grossier. On ne parlerait pas impunément sur notre scène de bonne soupe, de pot au feu, de rôt, quoique nous soyons pour le moins aussi gourmands que nos ancêtres : nous croyons avoir plus de politesse, d’urbanité, de noblesse dans le ton et dans les manières qu’il n’y en avait sous Louis XIV, parce que nous méprisons sur la scène les détails simples et naturels et le langage ordinaire de la vie, parce que nous trouvons qu’il y a plus d’esprit dans les pointes, les jeux de mots et les énigmes ; quant à moi, je pense qu’il n’y a point de calembour au Vaudeville qui vaille ce vers :

Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.

Le Chrysale qui parle ainsi est cependant un homme riche, qui donne à sa fille une assez grosse dot pour qu’elle soit recherchée par un homme de qualité ; le moindre artisan se pique aujourd’hui d’avoir des idées plus libérales, des sentiments plus distingués, des expressions plus nobles : il paraît que, du temps de Molière, il y avait encore dans la classe de ce qu’on appelait la haute bourgeoisie, une grande simplicité de mœurs. Mais combien cette franchise, cette naïveté brusque, cette bonhomie, n’est-elle pas préférable à la fausseté, à l’affectation, à la sécheresse et à l’impertinence du ton actuel ! Ce qui distingue le siècle de Louis XIV de celui-ci, c’est qu’alors les hommes se tenaient chacun dans leur sphère, ne parlaient que de ce qu’ils savaient, de ce qui était à leur portée ; leurs discours étaient simples, mais pleins de sens : aujourd’hui on décide, on tranche sur tout ce qu’on ignore ; on extravague sur la morale, sur la politique, sur la littérature ; on a de l’esprit sur tout, mais on n’a pas le sens commun.

C’est par le bon sens que Chrysale brille ; et il n’y a peut-être pas, dans les livres des philosophes modernes, un mot aussi sage, aussi profond que celui-ci ;

Raisonner est l’emploi de toute ma maison,

Et le raisonnement en bannit la raison.

Sur le déclin de la monarchie, le royaume de France était véritablement devenu la maison de Chrysale : raisonner était l'emploi non seulement des sophistes de profession, mais de tous les gens du beau monde : on s'enfonçait dans les épines de la métaphysique ; on se tourmentait pour deviner l'origine des sociétés ; on calculait l'âge du monde ; on discutait sérieusement les articles du contrat de mariage des souverains avec les républiques ; on faisait l'histoire d'un état de nature qui n'avait jamais existé ; on épluchait les droits des gouvernements ; on remuait toutes les bases de l'autorité civile ; toutes le colonnes sur lesquelles repose l'ordre social étaient si bien sapées par toutes ces belles dissertations, qu'elles sont tombées au premiers souffle des harangues anarchiques : y a-t-il une folie qui ne soit beaucoup plus sage qu'une pareille raison ? Règle générale ; voulez-vous embrouiller la question la plus simple et la plus claire, obscurcir une vérité sensible et palpable ? Mettez-la en délibération, ouvrez les débats, écoutez les opinions pour et contre ; à force d'analyser, de discuter, de raisonner, de métaphysiquer, vous serez tout surpris de ne plus rien entendre au fonds de la question, et si vous voulez résumer ces sophismes contradictoires, le résultat sera une erreur grossière : voulez-vous vous tromper sur la nature d'une maladie, voulez-vous la rendre plus maligne ? Faites une consultation d'un grand nombre de médecins.

Fleury a joué le rôle de Clitandre, qui lui convient parfaitement, parce qu'il manie très bien l'ironie : on doit lui savoir gré de sa complaisance pour Molière. Dazincourt, par une suite des mêmes égards pour le père de la comédie, n'a pas dédaigné le petit rôle de Vadius ; il me semble qu'il aurait dû choisir celui de Trissotin comme plus important et plus comique : Baptiste cadet, qui s'en est chargé, est ignoble sans être plaisant. Les rôles de Philaminte, de Bélise sont absolument sacrifiés à des actrices estimables dans leur temps, mais dont la vue répand aujourd’hui sur la pièce une teinte triste et lugubre. Le rôle de Philaminte conviendrait très bien à Mlle Contat ; elle le jouerait beaucoup mieux que l'Araminte des *Fausses Confidences*, et autres rôles qu'elle préfère. Mlle Desrosiers est froide : en général, cette pièce n'a pas la faveur du public, et par conséquent est médiocrement jouée.